

4 décembre 2021

Conclusion du colloque

Thierry LAVABRE-BERTRAND

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

Directeur du Jardin des Plantes

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Nota. Pour retrouver les autres conférences de ce colloque : dans la page d'accueil ([https://www. ac-sciences-lettres-montpellier. fr/](https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/)) cliquer sur "Rechercher un document" et dans la fenêtre qui s'affiche, entrez le mot-clé : COLL2021

MOTS-CLES

COLL2021, histoire des universités, humanisme médical, Faculté de médecine de Montpellier, histoire de la médecine.

RESUME

L'histoire de l'université de médecine de Montpellier au long de huit siècles a façonné une authentique École, dotée de caractéristiques bien marquées, faites d'humanisme et de transversalité. Créée à un moment singulier, elle poursuit sans faillir enseignement et recherche, dans le souci de l'éthique, des solidarités et de l'économie, tâchant de mettre l'Homme au centre, sans négliger son insertion dans la nature, englobant ainsi épidémiologie, alimentation ou ressources en eau.

Ce colloque a tenté un regard global sur la médecine à Montpellier, à l'occasion de la célébration du huitième centenaire de l'université en soulignant la pérennité et l'actualité de l'esprit médical montpellierain.

KEYWORDS

COLL2021, history of universities, medical humanism, Faculty of medicine of Montpellier, history of medicine.

ABSTRACT

The history of the university of medicine of Montpellier has shaped a true School, clearly characterized by humanism and transversality. Founded in a peculiar moment, it carries on teaching and research, with a strong care of ethics, but also solidarities and economy, trying to place Man at the centre, without ignoring his insertion into Nature, this including epidemiology, food and access to water.

This symposium aimed at a global point of view about Montpellier medicine, on the occasion of the celebration of the eighth centenary of the university, emphasizing continuity and relevance of its spirit.

Il me revient d'esquisser une conclusion. Celle-ci sera brève et il est bien sûr hors de question de reprendre tout ce qui a été dit (et fort bien dit) et nous a passionné durant ces deux jours.

Tout d'abord ce colloque visait à clore les célébrations du VIII^e centenaire de l'Université de Médecine de Montpellier. Montpellier a constitué une École, comme il y a eu l'École de Cos ou celle d'Alexandrie. Mais qu'est-ce qu'une École ? Depuis Hippocrate, cette notion d'École signifie la constitution d'une famille qui ne se définit plus de façon génétique (quoique, parfois...), mais de maître à élève et dans un certain nombre de principes qui sont transmis comme dans une famille. Cela peut en général bien fonctionner, quelquefois un peu moins bien, mais ici – et l'expérience des temps l'a montré – un certain nombre de messages ont été transmis, assumés, notamment un message de transversalité et d'accueil. A bien apparu en plusieurs moments de ces journées cette universalité qui a pu se constituer autour de la médecine.

Il y a, dans le film bien connu *Docteur Knock* de Jules Romains avec Louis Jouvet, une patiente qui dit : « Docteur, savez-vous, ma famille remonte aux Croisades...sans interruption ! » Eh bien, chère Madame, nous aussi ! Nous remontons aux Croisades et le Professeur Jacques Verger nous a dessiné le panorama de cette création en insistant sur le fait qu'il y a eu en ce temps, et en ce lieu, la conjonction de faits qui étaient des faits politiques, des faits théologiques, des faits économiques, des faits culturels, qui ont permis un accord de l'Autorité avec une communauté de médecins et d'étudiants aboutissant à la reconnaissance par cette autorité – l'autorité universelle de l'époque, celle de l'Église, d'une institution comparable à celles qui, en ce temps-là, sont les premières à prendre le titre d'universités, au sens moderne du mot. Qu'y a-t-il derrière cette émergence du concept universitaire ? Il y a des communautés de maîtres et d'étudiants qui sont relativement mises à l'abri au sein de la société pour réfléchir et faire avancer la connaissance. C'est à Montpellier, en 1220, que, pour la première fois, la médecine s'est vu reconnaître la dignité de discipline universitaire. Je crois que dans universitaire, il y a universalité aussi et que le mouvement a été lancé.

Dans la foulée, Joël Bockaert nous a proposé un certain nombre d'exemples remarquables de médecine post-vitaliste. On a quelquefois, surtout quand c'est moi qui parle, l'impression que Montpellier s'est arrêté à Lordat. Bien évidemment non et je pense d'ailleurs vous avoir montré que Lordat était beaucoup plus visionnaire que ce que pensaient ses contemporains. Mais il y a eu d'autres progrès, réalisés parfois par hasard – je pense notamment à la découverte des sulfamides hypoglycémifiants – mais « *le hasard ne favorise que les esprits bien préparés* » (comme disait Pasteur), et au sein d'une École qui s'est toujours volontairement voulue près du réel tout en sachant prendre de la distance, en ayant un discours théorique qui structure les connaissances, on peut plus facilement – et je pense qu'il y a bien d'autres exemples à Montpellier – étudier ces découvertes, que le hasard nous sert, les accueillir et les valoriser.

Dans les progrès qui nous ont été montrés, nous avons rencontré un certain nombre de noms, de personnes venues d'horizons différents. Par exemple Paul Lamarque venait de Bordeaux, Vialleton (dont je vous ai parlé) de l'Isère et avait fait ses études à Lyon. Montpellier a su accueillir et intégrer puisque ces personnalités se sont tellement insérées dans ce moule qu'elles ont transmis, elles aussi, le message.

Le Doyen Jacques Bringer nous a parlé de la formation médicale en mutation en insistant bien sur le caractère éminemment compétitif que les choses ont maintenant. Dans le domaine de l'éducation, la compétition n'est pas un concept tout récent. En 1875, le ministère, pour mettre un terme aux recrutements locaux, aux coteries, aux dynasties, décide un concours national d'agrégation en médecine. Premier concours, 1875. Major, Joseph Grasset, Montpelliérain, petit-fils, neveu, petit-neveu, arrière-petit-neveu, cousin de professeurs à la Faculté de Médecine de Montpellier. Deuxième, Dieulafoy, Docteur de Toulouse qui a fait carrière à Paris. Montpellier premier, devant Toulouse plus Paris. C'était une belle réussite.

Jacques Bringer nous a montré que nous avons des atouts, des atouts majeurs, des atouts pour la formation avec ces nouveaux outils dont lui-même et notre Doyen d'aujourd'hui ont été des penseurs et des acteurs. Cette mutation est considérable pour la formation des médecins, notamment dans le domaine de la simulation. Il a aussi insisté sur l'insertion dans la recherche en général. Aujourd'hui à Montpellier, la recherche dans le domaine médical et de la santé s'insère dans ce projet MUSE porté par l'Université de Montpellier, que nous avons vu à l'œuvre dans un très grand nombre de communications. Ce projet s'intitule « Nourrir – Soigner – Protéger », mais « Nourrir – Soigner – Protéger », c'est un programme en parfaite adéquation avec ce que l'École de Médecine de Montpellier a fait depuis le début ! Nous sommes à une période, et il y en a peu, d'alignement des planètes dans lesquelles il y a une convergence qui fait que tout le monde est d'accord pour dire que ces atouts-là, ces atouts précieux, doivent être soutenus par tous. Ces atouts ne sont pas la propriété privée de la médecine, ils sont devenus ceux de toute la communauté montpelliéraine, parce que l'Université de Médecine de Montpellier a évolué en Université de Montpellier, en drainant finalement cette *Science de l'Homme* que défendait Barthez. Je pense qu'il était capital de souligner tout cela.

Mais, si nous avons une famille qui remonte aux Croisades, noblesse oblige et il faut qu'on réfléchisse sur ce que l'on se permet et sur ce que l'on ne se permet pas. Il était logique que la deuxième demi-journée soit consacrée à l'éthique. Cette demi-journée a débuté hier et s'est poursuivie ce matin par des témoignages qui montrent bien qu'on ne raisonne pas en l'air et que les gens de terrain ont quelque chose à dire. Je crois que l'intervention de Virginie Perotin, hier, a été vivement ressentie dans, à la fois, sa rigueur, dans sa passion et dans ses émotions. Ce qu'elle a dit a été appuyé par les propos du Professeur Pujol, hier, et, dans l'autre aspect éthique des soins et de la disponibilité vis-à-vis des étudiants, tel que présenté ce matin par Jean-Bernard Dubois et par Michel Averous.

La réflexion d'hier après-midi était centrée sur l'éthique – évidemment, on a regretté qu'Éric Fiat ne puisse pas venir – et notamment sur ces deux domaines, mis en exergue par le serment d'Hippocrate qui dit, dans sa version originale : « *Je ne donnerai pas du poison même si l'on m'en demande et je ne remettrai pas de pessaïre abortif* ». C'est là où, actuellement, la société se tiraille le plus dans ce domaine éthique dont Olivier Jonquet a bien montré qu'il était inséparable de l'acte médical.

On a donc parlé de médecine de la reproduction et Gemma Durand nous a fait part, avec sa tonalité propre, faite elle aussi de rigueur et de passion, non seulement de ses réticences, mais plus encore de ses interrogations et même par moments de son effroi devant ce qui se met en place. Évidemment, les éthiciens paraissent quelquefois les empêcheurs de danser en rond et pourtant il est essentiel que des choses soient dites, que des questions soient posées, que des problèmes soient exposés parce qu'il y a des « consensus » qui se font au détriment de valeurs importantes et souvent au détriment de ceux qui n'ont pas la parole. Il était donc important que cela soit dit, et dans cette insertion artistique que nous lui connaissons et qui s'est conclue par la projection d'un tableau de Vincent Bioulès qui était tout à fait magnifique.

Il était aussi important que cette demi-journée d'éthique se termine avec la réflexion de Chantal Delsol. Elle nous a bien fait voir qu'on était passé d'un comportement d'une société normée, à celui d'une société qui rejetait la norme et qui substituait à la norme la constatation de ce qui se fait. Plus d'un pourrait se dire « on va fermer la parenthèse éthique et on met la clé sous la porte », je crois que justement, le fait que Chantal Delsol nous ait dit tout ceci, dans ce colloque qui s'insère dans les 800

ans de la Faculté de Médecine et de la présence de la médecine universitaire à Montpellier, doit au contraire nous inciter à être de ces petits îlots de résistance qu'on a été par exemple les monastères dans la campagne, dans les siècles sombres des VI^e, VII^e, VIII^e siècles, avec des moines qui se faisaient quelquefois massacrer, qui accueillaient ceux qui passaient (et les soignaient) et qui recopiaient des manuscrits pour un âge qui est venu après.

Le côté éthique se prolonge naturellement par le côté « solidarités » puisque l'homme est un animal social et, outre ce qu'on a déjà dit sur les étudiants, nous avons eu ce matin à réfléchir avec Jean-François Mattei sur « Santé, le grand bouleversement ». On sent bien que la question, telle qu'elle est posée, ne débouchera pas simplement sur la réponse du style « rien de nouveau sous le soleil », mais nécessite qu'on mette au point et qu'on précise un certain nombre de choses, car il est facile de dire « c'est le grand soir ! » – des grands soirs, nous en avons beaucoup connus, mais finalement, ce sont des étapes.

Évidemment, c'est une étape importante que celle que nous vivons, une mutation, bien sûr, mais qui n'est pas une révolution, parce que les grands concepts de base sont toujours à l'œuvre. Valéry, sur une des diapositives que je vous ai projetées hier, nous invite à ne pas renoncer à réfléchir, devant les graphiques, devant les algorithmes, y compris les algorithmes auto-apprenants. Ceci parce que, comme cela a été dit ce matin, l'esprit humain, c'est d'abord celui qui s'adapte à l'imprévu, c'est celui qui s'adapte aussi à l'erreur, c'est celui qui peut faire des bifurcations imprévues et qui peut se tromper. La machine, elle, ne se trompe jamais et ceux qui ne se trompent jamais sont souvent des gens très dangereux.

Cette réflexion était donc importante d'autant qu'elle a fait aussi appel à la notion d'émotion. Cette notion d'émotion, Pierre Le Coz l'a reprise, avec son optique toujours très incisive, très distanciée, décalée, cette émotion qui est bien sûr ce qui est quelque chose que l'algorithme ne peut éprouver et qui est fondatrice – il nous a même dit « il y a des émotions, il y a même des peurs, il y a peut-être même des paniques qui sont utiles, en tout cas pour la gazelle poursuivie par le lion, mais nous aussi sommes quelquefois dans des situations un peu difficiles ».

Je crois que ces deux exposés très complémentaires sur les permanences et l'évolution, sur la nécessité de garder la main et sur le fait que pour garder la main, il faut être homme, c'est-à-dire homme avec sa raison, homme avec sa passion et avec la capacité d'harmoniser sa raison et sa passion. Il était important que cela soit dit.

C'était important, puisque l'autre dimension des solidarités nous a conduits à passer à la médecine humanitaire. L'exposé de Rony Brauman était bienvenu, en nous montrant finalement que, par décennie, la situation et la perception de la médecine humanitaire n'a pas été la même entre les pionniers initiaux – avec leur bâton de pèlerin si l'on peut dire – les États qui s'en sont ensuite mêlés au nom de la morale publique, et maintenant d'autres défis qui dans cette décennie se profilent. Cette analyse d'un concept large était nécessaire.

De même lorsque Christophe Daubié nous parle de l'accès aux médicaments et des lois du marché, on se rend compte à quel point l'économie – mais on s'en serait douté – est déjà en soi quelque chose d'aussi complexe que peut l'être l'interprétation d'un être humain et que, quand, en plus, on n'est pas dans une économie purement laissée à elle-même, mais régulée par les États, les monopoles entretenus ou voulus, il est fort difficile d'y voir vraiment clair, en sachant quand même que malgré tout, nous vivons une époque où, en quelques mois, on a pu mettre au point des outils, notamment

vaccinaux, unimaginables il n'y a pas si longtemps. Et hélas, je pense, on aura bientôt à voir le degré de réactivité et d'adaptabilité de ces nouveaux systèmes.

Le dernier volet, très hippocratique lui aussi, c'était « L'homme dans son milieu ». L'homme dans son milieu, parce que l'homme dépend du milieu, c'est son milieu qui le nourrit, qui lui permet de vivre, c'est aussi ce milieu qu'il pollue.

Évidemment, il était important de commencer par l'épidémiologie. Éric Delaporte nous a fait part des progrès récents en ce domaine d'aujourd'hui, c'est-à-dire cette réflexion sur cette généalogie des infections, si l'on peut dire. Il nous a décrit toute cette quête des origines des infections et tous les outils qu'il faut mettre en œuvre, et notamment savoir aller collecter ce que l'on appellera scientifiquement « matières fécales » – qu'on pourrait baptiser d'un nom plus vulgaire – mais qui nous donnent accès à une multitude d'enseignements, et une explication plausible de l'émergence des pandémies récentes, en nous donnant des pistes pour l'avenir. Ces mêmes techniques, d'ailleurs, nous permettent aussi de renouveler l'histoire et savoir, par exemple, la généalogie de Toutankhamon confirmant qu'il était bien le fils d'Akhénaton.

Derrière cette quête épidémiologique, on a bien senti toute la fraternité qu'il y avait entre les équipes d'ici et le travail magnifique qui se faisait là-bas, avec des gens convaincus, compétents avec lesquels les progrès ont pu être faits de façon rapide. On espère évidemment que tout cela pourra être suivi d'une thérapeutique plus efficace que ce que nous connaissons encore aujourd'hui.

L'alimentation a été envisagée, d'abord sur la viande. J'avoue que, si j'ose dire, j'ai bu du petit-lait. Je suis un carnivore impénitent, bien au-delà des 500 grammes par semaine. J'ai été heureux d'entendre que ce n'était pas une barrière absolument drastique et que finalement un certain nombre d'études ont été beaucoup plus nuancées, mais les réactions que ces quelques études dissidentes ont soulevées montrent bien à quel point on est dans le domaine du dogmatique et non pas dans le domaine du scientifique ou du prudentiel.

Je crois que Pierre Feillet a donné un certain nombre de chiffres qui dégonflent un certain nombre de baudruches. On nous assène qu'il faut des centaines de litres d'eau pour faire quelques grammes de viande. Mais lorsqu'on regarde l'eau vraiment pompée sur les nappes et qu'on ne prend pas en compte l'eau de pluie, qui tombera toujours, les chiffres sont bien différents. Face à un discours punitif – parce qu'il s'agit très souvent d'un discours punitif, et vous avez compris que je suis un peu juge et partie – il est utile que scientifiquement un certain nombre de vérités soient dites.

Puis Jean-Louis Cuq m'a rajeuni en rappelant un certain nombre de choses apprises dans les amphithéâtres il y a déjà pas mal d'années sur le cycle de Krebs, l'Acétyl-CoA, etc... Il nous a fait aussi un cours de médecine montpelliéraine, tout simplement parce que, comme je vous l'ai montré aussi hier, dans la médecine, une part importante est pratique. Beaucoup d'auteurs montpelliérains ont rédigé des *régimes de santé*. Les régimes de santé viennent en complément de la haute science et consistent à dire « voilà, en fonction de ce que je sais, je vous conseille ceci ou cela ». Montpellier a cultivé ces régimes de santé, au Moyen-Âge. Nous en avons eu un nouvel exemple, avec en prime quelques idées sur l'athérome, dont on sait l'importance aujourd'hui.

Cela me donne l'occasion de dire, à propos de cet athérome, qu'on est là vraiment sur la plaque tournante de beaucoup de découvertes qui sont en train d'être faites et de révolutions conceptuelles dans la médecine, qui auraient pu être anticipées si les gens avaient fait, comme certains Montpelliérains les y incitaient au siècle dernier, un peu de pathologie générale. Pourquoi ? Parce que dans ces plaques d'athérome, on trouve

des lipides, du calcium, mais aussi de l'inflammation. Autrement dit, il y a aussi de la réaction, c'est-à-dire que, dans ces plaques d'athérome, ce n'est pas simplement de la graisse qui se dépose comme au fond d'un évier. C'est une maladie active dans laquelle l'organisme, en réaction à ces dépôts de graisse et le stimulant quelquefois, se met à réagir, se met à être délétère pour lui-même, « autolytique » si vous voulez, et on commence même à trouver dans ces plaques des populations monoclonales, c'est-à-dire des populations sinon tumorales, du moins pré-tumorales. Il y a là un sujet inépuisable de méditation et donc d'action qui va peut-être changer bien des choses. C'est la démonstration de l'importance de pouvoir maîtriser un sujet de bout en bout, à la fois sur des conseils de pratique, mais aussi sur des descriptions physiopathologiques débouchant sur des réflexions générales : ce qui se passe dans la plaque d'athérome est un modèle de bien des maladies. C'est un mécanisme général largement applicable.

Nous avons eu enfin ce panorama sur les ressources en eau. On en sent l'importance quand on lit la presse et tout ce dont on nous menace. Là encore, plutôt que de catastrophisme, nous avons besoin de garder la tête froide. Il faut raisonner, raisonner avec empathie, raisonner avec rigueur pour arriver à trouver des solutions. Pour cette question de l'accès à l'eau, on voit bien que les idées existent, que des pistes nouvelles se dégagent. J'ai été très intéressé par cette information du nombre d'heures perdues à aller chercher de l'eau plutôt, par exemple, que de suivre le cursus scolaire. Ce qui montre bien que, finalement – et c'est vrai pour tout ce qu'on a maintes fois rappelé – lorsque l'on bouge un élément du puzzle, comme dans l'être humain, dans le microcosme humain comme dans le macrocosme de la nature, dès qu'on bouge une pièce, tout est solidaire et tout se réarrange (et pas toujours en bien). Ce problème de l'eau, on en est conscient, va passer par la politique et comment faire ? Ce sont des questions que, bien entendu, on ne pouvait pas résoudre aujourd'hui, qui ont été esquissées, mais qui vont être une des grandes angoisses des années qui viennent.

Au total, je dirais que nous avons eu vraiment, par la diversité de ce programme – c'est ce que nous avons espéré au départ et qui a été maintenu à la minute près, je crois qu'on peut en être reconnaissant à tous – une illustration et un résumé de ce qui a été lancé le 17 août 1220, c'est-à-dire réellement une concrétisation de la *Science de l'Homme* (comme disait Barthez) – la science de l'homme telle qu'on peut la concevoir aujourd'hui, c'est-à-dire l'homme dans son être matériel, l'homme dans son côté affectif, l'homme aussi dans l'interface entre le matériel, l'intellectuel et le spirituel. Puisqu'Edgar Morin n'a pu être là, je pourrais à sa place faire encore une allusion au vitalisme. Celui-ci englobe le réductionnisme, mais il va beaucoup plus loin. Il est applicable et transférable dans le dialogue avec un nombre immense de disciplines. Nous avons la chance à Montpellier – et je crois que l'un des résultats importants de ce colloque, c'est de le montrer – d'avoir la présence sur place de gens qui ont une histoire, qui ont des idées, qui ont la volonté de travailler ensemble, qui ont des moyens et donc tout pour aller de l'avant et pour faire en sorte que la parenthèse ne se referme pas, mais qu'elle puisse se poursuivre pour 800 ans de plus.

Il me reste à dire avant de terminer un grand merci, je l'avais dit hier et je le répète, à tous ceux qui ont été à la manœuvre : Hilaire Giron, qui a pensé ce colloque, qui l'a mis en musique, qui a été le maître des horloges, plus d'un certain nombre d'autres choses et puis de tous ceux qui – et vous les avez vus à l'œuvre – ont permis que tout se déroule au mieux. Nous avons pu profiter d'une fenêtre de tir, si j'ose dire (et je crains fort qu'elle ne soit brève), mais enfin nous avons pu mener les choses à bien après bien des retards et des remises.

Tout est fait et bien fait. Merci encore.